

NACH PARIS !

(Suite ¹.)

—

III

Quand, à dix heures, nos trois sections se trouvèrent rangées le long de trois côtés de la cour de l'intendance, en ordre serré, sur deux rangs à quatre-vingts centimètres, les vingt-six sous-officiers, les cinq signaleurs, les deux tambours et les deux clairons en serre-files, la compagnie du capitaine Kaiserkopf, tout équipée de neuf, broyée, rasée, astiquée, offrait un aspect magnifique. Et lorsque, au commandement de « Garde à vous ! » mugit par le capitaine et sur deux roulements brefs des tambours, tous les corps se cambrèrent, s'immobilisèrent, le bras collé à l'arme, le regard fixe et le nez roide, nous comprîmes le geste orgueilleux par lequel Kaiserkopf, présentant sa troupe au major von Nippenburg, comme une armée de soldats de plomb sortis correctement de leur boîte, avait l'air de lui dire : — Est-ce joli, ça, *Donnerwetter* ! est-ce propre, est-ce dressé !

A mon grand étonnement, il n'y eut pas de manœuvre, pas le moindre mouvement d'arme ou de marche. Assistés du premier-lieutenant Poppe et du vice-feldwebel Biertümpel, les deux officiers passèrent lentement le long de la ligne, s'arrêtant tous les quatre ou cinq pas pour vérifier un harnachement, soulever un sac, tapoter une cartouchière, discutant longuement à voix basse sur un détail d'équipement, la patine

(1) Voir *Mercury de France* n° 503. — Copyright 1919 by Louis Dumur.

d'un bouton ou la pression d'une courroie. C'était bien une revue, au sens précis du terme, et point du tout une parade. De temps en temps, ils faisaient sortir un homme du rang.

— Oui, toi, le grand blond... Comment t'appelles-tu ?

— Bohnenstengel.

— Au pas gymnastique trois fois le tour de la cour !

Et quand l'homme revenait, rouge et suant, on se jetait sur lui pour le mesurer de droite et de gauche, de biais et d'équerre, et supputer l'équilibre de son ajustement.

— Trois centimètres de déviation pour le sac, deux pour le ceinturon ! annonçait Kaiserkopf.

Ou bien, on lui faisait prendre plusieurs fois de suite la position de tir à genou, de tir accroupi, de tir couché ; on lui donnait l'ordre de mettre le havresac à terre, de le déboucler, d'en extraire la boîte à graisse ou la brosse à dents, de le reboucler et de le réendosser, le tout aussi rapidement que possible. Le soldat s'y bousculait de toute son énergie.

— Cinquante-quatre secondes ! constatait alors, chronomètre en main, le capitaine Kaiserkopf.

Le major hochait du menton et le premier-lieutenant Poppe relevait d'un doigt sa moustache.

On termina par une inspection détaillée des sous-officiers et des quatre musiciens. Il était midi trente-cinq quand retentit le commandement libératoire : Rompez ! Pour la première fois de ma vie militaire je n'avais entendu prononcer aucune punition.

Je retrouvai à la cantine la société de la veille, beaucoup augmentée, car tout le monde était présent. Faute de place, plusieurs officiers mangeaient debout.

Je m'informai des nouvelles. La matinée avait été si occupée que personne n'avait encore lu les journaux. Koenig, qui en détenait un, le dévorait en même temps que son ragoût de porc.

— Rien, disait-il, rien de nouveau. L'Angleterre propose de régler le conflit dans une conférence. L'Italie veut une médiation des quatre puissances non intéressées : Italie, Grande-Bretagne, France et Allemagne. Vous verrez que tout cela finira en douceur.

— *Verdammtes Schwindel!* bougonna Schimmel, nos diplomates ne f... donc rien ?...

En attendant que nos diplomates voulussent bien f... quelque chose, je fus charmé de voir paraître à mes yeux l'objet choyé d'une diplomatie princière, le baron Hildebrand von Waldkatzenbach en personne.

— Ah ! cher ami !... arriva-t-il vers moi la main tendue.

Je dois expliquer que j'étais devenu son « cher ami » pour lui avoir prêté souventes fois de l'argent, ce dont je n'étais pas peu fier, et ces emprunts réitérés du noble Hildebrand à ma bourse étaient même, à ma connaissance, une des rares preuves d'intelligence qu'il eût jamais données.

— Cher ami... khrr, khrr... je suis enchanté...

Je dois ajouter en outre que ce cher ami ne pouvait prononcer trois paroles sans les interrompre d'une sorte de râcllement de la gorge, très aristocratique sans doute, mais qui rappelait d'assez près le jurement d'un chat en colère. Ses quatre poils de moustache hérissés et ses yeux verts changeants achevaient de lui conférer sa ressemblance avec ce félin.

— Je suis enchanté... khrr, khrr... de vous revoir. J'ai passé brillamment mon examen. Je viens d'entrer... khrr, khrr... avec mon grade dans la compagnie... khrr, khrr..., du capitaine Tintenfass.

— Très heureux... tous mes compliments, cher baron.

— Savez-vous qu'on m'a promis... khrr, khrr... le porte-épée pour dans quinze jours ?

— Vraiment ?

— Oui, cher ami, pour dans quinze jours... khrr, khrr... s'il y a la guerre.

— Sapristi !... Et vous croyez à la guerre ?

— Si j'y crois... khrr, khrr !... J'ai des renseignements certains.

— Ah ! voyons ? s'écrièrent Koenig et Schimmel intéressés.

— Je tiens mes informations... khrr, khrr... de haute source. La guerre éclatera... khrr... dans quatre jours. Elle nous sera déclarée... khrr, khrr... par la Russie. Vingt-quatre heures après... khrr, khrr... nous envahissons la France.

— Par où ? demanda Schimmel.

— C'est le secret... khrr... du grand Etat-major. Mais je consens... khrr, khrr... à le trahir pour vous. Sachez donc,

meine Herren, que tandis que nous portons trois armées sur la frontière... nous en jetons quatre autres... khrr, khrr... sur la Suisse.

— C'est impossible, déclara Koenig.

— Je sais ce que je dis... khrr, khrr... affirma le baron Hildebrand von Waldkatzenbach. Quatre armées. Le Rhin franchi sur vingt points à la fois... khrr, khrr... nous bousculons les Helvètes... khrr, khrr... et les rejetons dans leurs montagnes. Le plateau est à nous. Zurich, Berne, Fribourg occupés... khrr... Lausanne emporté... khrr... Genève pulvérisé... khrr, khrr... Par toutes les passes, routes, vallées du Jura, nous débordons sur la France surprise... khrr, khrr... Besançon, Dijon, Lyon sont saisis... khrr... le Creusot, Bourges détruits... khrr... la France coupée en deux... khrr, khrr... Pendant que nous tenons la ligne de la Loire, l'armée de Metz rompt la digue de Verdun... khrr... Nous marchons sur Paris par l'est et par le sud. Nous dirigeons une armée sur Bordeaux... khrr... une autre sur Toulon... khrr... En deux mois, la France annihilée est réduite à se rendre... khrr, khrr... Nous l'occupons avec notre landwehr... khrr... et nous retournons l'active sur la Russie... khrr, khrr... Tel est, *meine Herren*, le plan du grand Etat-major... khrr, khrr, khrr...

— Vous êtes fou ! s'écria Koenig qui avait suivi ce développement avec une impatience marquée. Tout ce beau plan pêche par la base. La Suisse est un pays neutre et l'Allemagne n'envahira pas un territoire dont la neutralité a été reconnue par l'Europe.

Démonté par cette simple observation, le baron n'eut d'autre ressource que d'arguer de son ignorance.

— Tiens, fit-il, la Suisse est neutre ?... khrr, khrr... Vous me l'apprenez... khrr... On m'avait pourtant affirmé...

— On vous en a conté, mon bon. La neutralité helvétique est inviolable et constitue pour nos armées un obstacle beaucoup plus infranchissable que celui des forteresses françaises. Nous ne pouvons passer par la Suisse.

— Ce ne serait pourtant pas si bête, murmura Schimmel pensif.

— Ce ne serait pas si bête évidemment, dit Koenig, mais ce serait déloyal. Or, l'Allemagne ne peut faire une guerre déloyale. Notre force, c'est notre droit.

— Que faites-vous donc de la formule de Bismarck : la force prime le droit ?

— Jamais Bismarck n'a voulu dire que là où le droit existe la force n'a pas à le respecter, répliqua Kœnig avec irritation. Bismarck entendait que là où le droit n'existe pas ou est contestable la force le crée, ce que j'admets. Ainsi dans la question de l'Alsace-Lorraine...

— La force était de notre côté, fit Schimmel.

— Oui, reprit Kœnig. Mais le droit n'était pas du côté de la France. La France avait conquis l'Alsace-Lorraine par la force, nous la reconquérions par la force : rien de plus légitime. Il en est autrement d'un droit reconnu par l'Allemagne, comme l'état de neutralité permanente de la Suisse. Jamais Bismarck n'aurait conseillé, même devant un intérêt stratégique éminent, la violation du territoire suisse.

La discussion se poursuivit quelque temps, coupée par les « khrr, khrr » du baron et les « parfaitement », « très juste » de Max Helmuth, lequel approuvait successivement toutes les répliques des interlocuteurs, y compris les gargouillements de Waldkatzenbach, dont la noblesse équivalait pour lui à la dignité d'officier. On parla du Danemark, du Hanovre, du partage de la Pologne et l'on fût remonté aux invasions des Barbares, si un incident imprévu ne s'était produit, qui mit en révolution toute l'assemblée des dîneurs.

Nous étions justement en train de partager la Pologne en même temps qu'un superbe poulet, quand nous vîmes entrer comme un bolide l'adjudant du régiment, le premier-lieutenant Derschlag. Il accourait tout essoufflé, la tunique fumante sous l'écharpe en sautoir. Cette survenue sensationnelle avait suffi pour arrêter toutes les conversations et suspendre toutes les fourchettes.

— Messieurs, j'arrive... bégayait-il, j'arrive des bureaux de la *Gazette de Mag... de Magdebourg*. On vient de recevoir... une dépêche. J'en ai pris... pris copie. Je vais... vous la lire.

Il tira un papier mouillé de sa poche intérieure, souffla encore quelques instants, puis commença d'une voix à peine moins haletante :

— « Vienne, 28 juillet »... Messieurs, c'est une dépêche de Vienne... « Le *Journal officiel* de la double monarchie publie la déclaration suivante... suivante, signée du ministre des

Affaires Etrangères, le comte Berch... Berchtold : Le Gouvernement royal de Serbie n'ayant pas répondu d'une manière satis... satisfaisante à la note qui lui avait été remise par le ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade... grade, à la date du 23 juillet 1914, le Gouvernement impérial et royal se trouve dans la né... se trouve dans la nécessité...

On eût entendu voler une mouche. Seul un monosyllabe sonore du capitaine Kaiserkopf tomba comme une bombe :

— *Sauf !*

— «... Nécessité, continuait l'adjudant, de pourvoir lui-même à la sauvegarde de ses droits et intérêts et de recourir, à cet effet... effet, à la force des armes... »

Une immense acclamation retentit, qui fit trembler les vitres. Tout le monde était debout. Mais Derschlag agitait un grand geste au-dessus des têtes, pour réclamer le silence, car il n'avait pas fini.

— Messieurs, messieurs... Voici comment se termine la déclaration impériale... périale et royale. Ecoutez.

Il prononça d'une voix forte :

— « L'Autriche-Hongrie... se considère donc, de ce moment, en état de guerre avec la Serbie. »

Ce fut du délire. Des casquettes volèrent. On monta sur les tables. Les *hoch !*, les *heill !*, les *hurra !* ne cessaient pas. Les majors s'étaient précipités vers l'adjudant pour relire la bienheureuse dépêche. Kaiserkopf hurlait comme un démon. Des officiers dansaient, d'autres s'embrassaient. Une formidable jubilation soulevait la salle, gonflait les corps, secouait les uniformes, remplissait la cohue multicolore d'une frénésie de gestes, de clameurs et de chocs de sabres.

— Khrr, khrr !... khrr, khrr !... crachotait éperdument Hildebrand von Waldkatzenbach.

Et tout à coup, comme sur un signal invisible, de toutes les poitrines jaillit, éclata en une harmonie énorme, terrible et mystique, le choral exaltant du *Deutschland, Deutschland über alles*, dont la mélodie n'est autre, comme chacun sait, que l'hymne national autrichien. Ce fut une minute inoubliable !...

Aussi, je laisse à penser quelle gravité, quel enthousiasme signalèrent, une heure plus tard, la revue de bataillon, quels

hourras accueillirent l'arrivée du colonel von Steinitz, quelle rectitude, quel ensemble marquèrent les mouvements et les présentations d'arme. Du haut en bas, la grande nouvelle avait filtré, des officiers aux feldwebels, de ceux-ci aux sous-officiers, aux exempts, aux soldats. Cette simple annonce qu'une déclaration de guerre avait été faite quelque part en Europe transformait déjà l'atmosphère et nous jetait en pleine fièvre belliqueuse. Chacun avait maintenant revêtu l'uniforme de guerre, tous les officiers, jusqu'au major von Nippenburg, qui présentait son bataillon au colonel von Steinitz. Seuls, le colonel et son adjudant, le premier-lieutenant Derschlag, conservaient encore l'uniforme bleu de la paix. Quel spectacle ! Entre ses favoris à l'autrichienne et sous ses lunettes d'or, le colonel von Steinitz, d'habitude renfrogné comme une taupe, dissimulait mal un sourire satisfait.

Mais ce fut bien autre chose, à quatre heures, quand les trois bataillons se trouvèrent réunis. Il semblait que la cour principale, de dimensions pourtant colossales, fût trop petite pour contenir cette masse d'hommes. Assemblées par colonnes de sections, les douze compagnies, sur neuf rangs de profondeur en y comprenant les serre-files, chacune derrière son capitaine à cheval, les lieutenants chefs de section à droite, les gradés d'aile gauche à gauche, les drapeaux à la droite des troisièmes compagnies avec leurs cravates aux couleurs de l'Empire et leurs deux sous-officiers de garde, construisaient un gigantesque mur gris, au sommet barbelé de pointes de casques. Du haut de son cheval de bronze, l'empereur Guillaume I^{er} paraissait ordonner la revue du geste de son sabre levé.

Nous attendions depuis une demi-heure, l'arme au pied, fixes, sous le soleil oblique, pendant que le colonel, les deux majors et le capitaine d'état-major Morgenstein, qui remplaçait au commandement du troisième bataillon le major Preuss, absent, évoluaient de-ci de-là, au pas souple de leurs bêtes, se joignaient, se séparaient, se retrouvaient de nouveau, traçant des figures de quadrille comme dans une piste de cirque, quand un soudain raplapla de tambours crépita au corps de garde. Des quatre fers de son gros alezan le colonel von Steinitz se porta à la rencontre d'un groupe d'officiers généraux qui faisaient leur entrée par la petite porte de la caserne. Je

reconnus le général-major von Morlach, qui commandait notre brigade, le général-lieutenant von Zillisheim, commandant de la division, le général de la cavalerie von Kahlberg, commandant de la place de Magdebourg. Il y avait avec eux un colonel et un lieutenant-colonel d'état-major et deux ou trois officiers d'ordonnance. Tous étaient à pied et en petite tenue. L'épée à la main, penché sur l'encolure de son cheval, le colonel von Steinitz s'entretint avec eux, puis, tandis qu'ils se dirigeaient, au petit carillon de leurs éperons et de leurs bouterolles de sabres, du côté de Guillaume I^{er}, la galopade du gros alezan retentit de nouveau, un commandement partit, les clairons sonnèrent et les chefs de bataillons crièrent de tous leurs poumons :

— *Praesentiert's Gewehr!..... Praesentiert's..... Gewehr!...*

Comme une immense mécanique horlogère, le mouvement se déclancha, raide, dans le bruissement des manches de tuniques ployées et des biceps saillis.

Nous restâmes ainsi cinq minutes. Les généraux faisaient avec lenteur le tour de Guillaume I^{er}, plongeant voluptueusement leurs yeux après dans cette haie profonde de fusils.

Nouvelle sonnerie, nouveau commandement hurlé par les trois chefs :

— *Gewehr... ab !*

Cinq mille crosses s'abattirent sur le sol dur en un seul coup de tonnerre.

— *Taratata !... taratata !... trompetèrent de nouveau les clairons.*

— *Seitengewehr... auf !*

Un long crissement aigu, comme celui d'une formidable faux qu'eût aiguisée un titan, et les baïonnettes jaillirent.

— *Gewehr... über !*

La forêt métallique se dressa. Elle perça la nappe du soleil déclinant qui la fit étinceler de toutes ses pointes.

Une force surhumaine émanait de cet ensemble massif. Le poids en semblait décuplé par l'espace restreint où elle se tassait. J'en étais ému, tremblant jusqu'aux moelles. Même aux grandes manœuvres, je n'avais rien éprouvé de pareil.

Mais pas plus que le matin, dans la cour de l'intendance, sous le terrible œil gris du capitaine Kaiserkopf, dont la car-

ture se dressait maintenant de dos devant moi, immobile, sur le derrière énorme de son cheval, la mince ligne de l'épée dépassant légèrement la patte de l'épaule droite, pas plus, dis-je, que le matin, il ne nous fut ordonné, du gant impérial du colonel von Steinitz, la moindre évolution. Mettant pied à terre, le colonel rejoignit les généraux et leur suite, et tous ensemble, dans le cliquetis de leurs sabres et le bourdonnement de leurs paroles indistinctes, firent longuement le tour des fronts au port d'arme. Chaque drapeau s'inclina silencieusement sur leur passage. Il n'y eut ni roulements de tambours, ni sifflements de fifres, ni claironnements de trompettes. La musique du régiment elle-même, groupée dans un angle, toute gonflée de ses bombardons, de ses trombones, de ses ophicléides, épaulée de ses nids d'hirondelles, avec son stabshoboïst, ses neuf musiciens sous-officiers et son tambour-maître armé de sa canne enrubannée à pomme d'argent, s'abstint de ses cadences habituelles et de ses glorieuses fanfares.

Leur promenade terminée, notre surprise ne fut pas moindre de les voir s'engager mystérieusement dans l'escalier qui montait chez le colonel. Les majors et le capitaine Morgenstein les suivirent, après avoir commandé le repos aux troupes. Nous attendîmes longtemps. Descendus de leurs bêtes, les capitaines avaient pris place à leur tour sous la statue de Guillaume I^{er} et, tout en surveillant de l'œil leurs compagnies, discutaient gravement à voix basse. Les havresacs avaient été mis à terre et les faisceaux formés.

A sept heures, on commença à faire souper les hommes. On les envoyait compagnie par compagnie aux cuisines ; chacune avait un quart d'heure pour manger. Pendant ce temps, les officiers gagnaient la cantine pour dépêcher un morceau.

La nuit tombait quand nous vîmes reparaitre les généraux. Ils s'en allèrent aussi sobrement qu'ils étaient venus, et nous entendîmes le lointain ébrouement de leurs automobiles. Nous remarquâmes alors que notre colonel, qui les avait reconduits à l'entrée, arborait maintenant l'uniforme de guerre.

A dix heures, les voitures du train commencèrent à partir. Les premières furent celles du train régimentaire, comprenant les fourgons à bagages, les fourgons à vivres et la voiture d'outils ; puis vint le train de combat, avec les voitures à munitions,

les douze cuisines roulantes et la voiture médicale; toutes étaient à deux chevaux et sans lumières. La compagnie de mitrailleuses partit ensuite, avec ses six pièces portées sur roues, ses trois caissons, ses soixante chevaux et sa centaine d'hommes.

A minuit, le premier bataillon se mit en colonne de route et le major von Putz en prit la tête.

Nous vîmes la première compagnie disparaître dans le gouffre obscur de la grande porte, puis la seconde, puis la troisième, puis la quatrième. Il était minuit vingt quand la dernière section eut été avalée par l'ombre.

A une heure, le capitaine Kaiserkopf monta à cheval. Le major von Nippenburg vint se placer à son côté et, après avoir consulté sa montre, cria de sa voix de fausset :

— *Rechts um ! Gewehr... über!... Marsch!*

— *Marsch!... Marsch!... répétèrent les lieutenants.*

Et nous nous trouvâmes noyés dans l'obscurité et dans l'air soudain plus pur de l'extérieur, tandis que retentissait derrière nous le « *Gewehr... über... Marsch!... Marsch!* » de la sixième compagnie du capitaine Tintenfass.

Par des rues désertes et à peine éclairées nous fîmes dirigés sur la gare de Neustadt. Les abords en étaient gardés par des plantons pris dans notre quatrième bataillon, qui restait au dépôt. Sur le quai d'embarquement, nous retrouvâmes, enveloppés dans leurs manteaux, le colonel von Steinitz et les généraux de l'après-midi. Le premier bataillon était déjà loin.

Un long train nous attendait. J'espérais pouvoir m'installer en première classe avec les officiers, mais j'étais toujours de service et je dus monter en troisième avec mes hommes. Les ordres étaient stricts : pas de cris, pas de chants, pas de lumières, et, sitôt le jour venu, tous stores baissés. Un peu après deux heures, le train s'ébranla, sans autre bruit que celui des essieux, sans autre appareil que le geste des officiers généraux restés sur le quai qui faisaient le salut militaire.

IV

— Où, diable, sommes-nous? s'écriait, vingt-six heures plus tard, l'élégant lieutenant von Bückling en promenant son monocle ahuri et son œil mal éveillé sur un paysage qu'il ne connaissait pas.

Le train s'était arrêté le long d'un interminable quai de débarquement, au milieu d'un plexus de voies de garage et de rampes de chargement. De droite et de gauche, au delà des lignes, se dessinaient dans le fin brouillard de l'aurore des toits de baraquements et des silhouettes de tentes. Une colline estompait au loin sa forme indécise qu'égratignait le coup d'ongle d'un clocher.

— Où, diable, sommes-nous ?

Actifs, nerveux ou bouffis de sommeil, officiers et sous-officiers dégringolaient des wagons, se concertaient hâtivement avant de procéder au débarquement du bataillon. Sur le quai, jambes écartées, la badine à la main et le cigare à la bouche, le major von Preuss et le feldwebel Schlapps nous attendaient, avec un petit sourire satisfait dans les volutes de leur fumée, comme pour nous dire : — Vous allez voir quels beaux cantonnements nous vous avons préparés !

Mais ce qu'il fallut voir, surtout, ce fut la rencontre de Schlapps et du capitaine Kaiserkopf. Elle fut touchante. On eût cru que les deux hommes allaient s'embrasser.

— Ah ! cochon de feldwebel ! s'écriait jovialement Kaiserkopf, tu m'as bien manqué depuis huit jours que tu es loin !

— Ne m'en parlez pas, capitaine ! S'il n'y avait pas eu tant à faire, j'aurais crevé d'ennui par ici. Pas une femme dans ce nom de Dieu de pays !

— Mais où, diable, sommes-nous ? continuait à demander le lieutenant von Bückling, battant d'un talon énervé l'asphalte du quai.

Schimmel, qui semblait s'y reconnaître, répondit, après avoir identifié ce qui était visible du paysage :

— Ce doit être le camp d'Elsenborn.

La brume légère se déchira comme une gaze au vif coup de ciseaux d'un soleil rayonnant. Les plans s'éclairèrent et les lieux se précisèrent. Partout, entre les horizons de sapins, surgissaient de longues constructions basses au toit de zinc. Ci et là, des édifices plus hauts, une maison à deux étages, la tourelle d'un observatoire, arrêtaient le regard. Des drapeaux flottaient hissés à des mâts.

Extrait de son train, le bataillon se dirigea avec armes et bagages sur ses cantonnements.

Le camp grouillait d'une vie intense et mystérieuse. De tou-

tes ses ruelles et de tous ses carrefours, par les trous de toutes ses tentes et les portes de toutes ses baraques sortaient, provenaient, débouchaient des myriades de soldats gris, qui s'agitaient, circulaient, couraient portés sur leurs deux pattes, se croisaient en tous sens, leur grosse tête ronde dominée par la corne pointue de leur casque ou l'antenne de leur fusil. Il y en avait de toutes les sortes : les plus nombreux, les fantassins de la ligne, fourmis guerrières, aux boutons jaunes, aux parements rouges, à la longue baïonnette aiguë comme une tarière ; puis les gros scarabées de l'artillerie, avec leur casque à boule, leur col noir, leurs pattes d'épaules à grenade et leur baïonnette courte ; les pionniers, piocheurs et fouilleurs, tout bossus de leur sac chargé d'outils ; les chasseurs, verdâtres comme des sauterelles, avec leurs passepoils vert clair et leur singulier shako à forme acridienne ; les hussards, au dolman étroit articulé de brandebourgs ; les uhlans, à chapska plate comme un dos de punaise ; les infirmiers, les brancardiers, les télégraphistes et les aéroliers, le bâton d'Esculape à la manche ou la lettre à l'épaule, porteurs de civières ou tendeurs de fils, et les grands cuirassiers haut bottés, pachydermiques et coléoptériques, semblables aux gros buprestes boursouflés, la corne au nez et le cuir aux pattes, zigzaguant partout lourdement, l'air ahuri sous leur énorme casque.

Si le silence était prescrit dans la caserne de Magdebourg, la fourmilière d'Elsenborn ne connaissait pas d'ordres semblables. Entourée d'un large désert de forêts de sapins, nulle oreille indiscrete n'en pouvait surprendre l'extraordinaire bruissement, nul œil n'en pouvait soupçonner l'invraisemblable rassemblement. Aussi tout le camp retentissait-il d'un immense bourdonnement qui devait couvrir plusieurs kilomètres à la ronde. Les stridences des trompettes, la sibilation des fifres, l'ardente crécelle des tambours menaient un vacarme incessant. Au milieu des résonances des cuivres, du tintement des cymbales, des lourds borborygmes des caisses, les musiques de régiment s'évertuaient à strier l'air de leurs éclats. Des galopades de chevaux pétillaient. Des trains ronflaient comme de faux bourdons. Des automobiles vrombissaient. Libérée, l'innombrable voix des troupes se répandait en sonorités surprenantes, vibrait, crépitait, grinçait, grésillait, crissait, cliquetait, chantait, s'égosillait. Des frémissements d'é-

lytres, des claquements d'ailes, des frottements d'articles battaient de tous côtés, comme si l'énorme amas ravageur s'appêtait à prendre subitement son vol pour aller s'abattre quelque part au loin.

Le major von Preuss et le feldwebel Schlapps avaient raison d'être fiers de leurs préparatifs. Nos cantonnements étaient excellents. Les soldats occupaient de vastes dortoirs, frais et propres entre leurs parois de sapin ; les officiers avaient chacun deux chambres étroites, l'une avec le lit de sangle, l'autre meublée d'une table et de deux chaises ; le colonel von Steinitz disposait pour lui seul et ses ordonnances d'une petite maison isolée. Le temps était superbe, il faisait très chaud ; après la buée trouble de la caserne de Magdebourg, nous respirions avec délice le plein air libre du camp, chargé des arômes de l'été et du souffle vivifiant des forêts.

Un jour, deux jours passèrent. Des troupes partaient, d'autres arrivaient. N'eût été l'incertitude où nous étions de ce qui se préparait, la vie, à Elsenborn, n'eût pas été désagréable. Mais l'atmosphère d'attente où nous nous trouvions énervait les esprits. Nous ne savions rien. De rares journaux filtrant de Malmédy avec un jour de retard ou apportés par les troupes survenantes passaient de mains en mains. Nous apprenions ainsi que les premières hostilités avaient éclaté entre Autrichiens et Serbes, que l'Allemagne venait de demander des explications à la Russie sur la mobilisation de ses troupes, que l'état de danger de guerre avait été déclaré. Les bruits les plus étranges couraient. On assurait que la France effrayée allait rompre son alliance avec la Russie, que la révolution grondait à Paris, que le Président de la République avait été assassiné.

— En tout cas, disait Schimmel, les Français doivent être à l'heure actuelle dans une belle peur. Je les connais. Ce sont des pacifistes à trois poils. Ils ne marcheront pas.

— Ce que je voudrais savoir, moi, faisait Kœnig, c'est où l'on va nous envoyer. Il me semble que nous sommes bien au nord.

Cette observation requit tout notre intérêt quand nous apprîmes du major von Nippenburg qu'il y avait des troupes plus au nord encore. Il s'en concentrait à Eupen, à Aix-la-Chapelle, à Juliers et jusqu'à Rheydt et Crefeld.

— Il faut être prêt à tout, expliquait-il mystérieusement.

Mais à part ce renseignement accessoire, et en dépit de ses airs entendus, le major von Nippenburg ne paraissait pas en savoir beaucoup plus long que nous. Comme nous, il attendait des ordres. Le colonel von Steinitz était-il mieux informé ? C'est possible, mais personne n'eût osé l'interroger. Il se cantonnait dans une réserve hautaine, dont il ne se départait qu'à l'égard du joli lieutenant von Bückling. Mais la faveur marquée qu'il lui témoignait ne procédait pas de sympathies d'ordre militaire et les confidences dont il l'honorait n'avaient rien de stratégique.

Quant au capitaine Kaiserkopf, il ne décolérait pas. Le repos lui convenait peu. On le voyait arpenter à grands pas les abords des cantonnements, la nuque gonflée d'impatience, comme un ours mis en captivité, et l'on entendait gronder entre les troncs des sapins ses terribles jurons.

Le soir, après la musique, alors que les hommes regagnaient leurs dortoirs, après même le *commerz* des officiers, qui durait jusqu'à onze heures ; on l'apercevait rôdant sous la lune, suivi de son fidèle feldwebel, et tous deux, les mains dans les poches, en proie aux plus cruelles perplexités, paraissaient mâchonner entre leurs dents rageuses :

— Pas de femmes !... Pas de femmes !...

Longtemps leurs cigares rougeoyants faisaient leur cent pas dans la nuit, tandis que subrepticement, comme pour narguer leur « pas de femmes », l'ombre du lieutenant von Bückling quittait sa chambre pour se glisser du côté de la petite maison à deux étages où brillait, telle une étoile, la lampe laborieuse du colonel.

Longtemps aussi, pour ce qui me concernait, je m'abandonnais à mes rêveries, dont le cours plus chaste et plus poétique ne tardait pas à m'emmener vers les parages familiaux du Harz, où le conseiller de commerce et M^{me} la conseillère de commerce, l'un lisant son *Berliner Tageblatt*, l'autre tapotant son piano, pensaient sans doute à moi ; et pendant que du baraquement voisin les ronflements énormes de Wacht-am-Rhein témoignaient de sa fatigue et de l'emploi énergique de sa journée, je descendais à mon tour au sommeil par le détour obligé de Goslar, où je finissais, comme on pense, par m'endormir non sans ivresse dans les bras dodus de la belle Dorothea.

Le deuxième et le troisième jour d'août succédèrent au premier. Deux journées torrides. Le mystère s'épaississait de plus en plus autour de nous. La France qui, paraît-il, armait en secret depuis deux semaines, venait de décréter sa mobilisation générale et, le 3, au matin, la nouvelle se répandait, comme une traînée de poudre, d'un bout à l'autre du camp, que la Russie nous avait déclaré la guerre. Pour fêter cette bonne nouvelle, le colonel von Steinitz offrit, le soir, le champagne à ses officiers.

Ce que nous avons vu défiler de troupes, durant ces cinq jours, dans le camp d'Elsenborn, est inimaginable. Les régiments se succédaient dans cet entrepôt; il y en avait du VIII^e corps, du IX^e, du II^e; tout le VII^e y paraissait concentré; ils y restaient deux, trois jours, puis ils filaient un beau matin ou un beau soir, de préférence un beau soir, à la tombée de la nuit, les uns tirant vers le nord, les autres vers le sud, d'autres vers l'ouest.

Le 5 août, au soir, ce fut notre tour. On nous mit en alerte deux heures avant le départ. Aussitôt la physionomie de la troupe changea. Fouettée par cet ordre, comme un cheval de sang que le repos a gonflé de sève, elle partit folle d'ardeur, toutes enseignes claquantes et les trompettes sonnant au vent. Elle marcha toute la nuit, sous la fraîcheur des étoiles, joyeusement et en chantant. Au petit jour, nous arrivâmes sur le flanc d'un coteau qui dominait une vallée verdoyante où courait une ligne de chemin de fer. Nous fîmes halte.

Déjà de toutes parts les chaudrons bouillaient pour le café et les bissacs à vivres s'ouvraient autour des fusils en faisceaux. Une grande gare de trafic disposait au-dessous de nous, dans les interstices de ses fumées, ses toits, ses hangars, ses remblais, ses voies de triage et ses passerelles. Au loin, du côté du nord, une ville semblait crayonner un trait gras sur la marge du ciel. Schimmel me tendit sa lorgnette. Je distinguai un dôme, un clocher, une forêt de cheminées usinières.

— *Aachen*, formula-t-il.

Aix-la-Chapelle. Je ne me doutais pas que notre marche nocturne nous eût fait monter si haut vers le nord. Le doigt sur sa carte, Koenig identifiait les lieux. La ligne frontière courait non loin de nous sur la gauche.

— Je n'y comprends rien, murmurait-il.

Tout à coup, un grondement lointain nous parvint de l'ouest. Le ciel était pourtant très pur de ce côté-là. Nous nous regardâmes interdits. Soudain, l'œil jaune de Schimmel s'illumina d'une lueur de joie.

— Le canon ! fit-il avec un tremblement religieux dans la voix.

Un nouveau grondement roula.

Koenig prononça tout pâle :

— On se bat en Belgique !

On percevait les coups comme des accents plus fermes sur la sourde vibration que prolongeaient les échos. Nous écoutions, oubliant notre déjeuner. Nous doutions encore qu'il s'agît du canon et non de quelque orage invisible. Les impressions comme les attitudes étaient diverses : Schimmel rayonnait, Koenig demeurait comme hébété, le premier-lieutenant Poppe, debout, ses mains en corne aux oreilles, étudiait la direction du son ; pour moi, je me sentais très ému. Quant au lieutenant von Bückling, exténué de sa nuit de marche, il dormait déjà à poings fermés.

— C'est bien le canon, décida Poppe. On tire du côté de Liège.

En même temps, le roulement d'un train venait se marier à celui de l'artillerie. Les deux grondements, l'un proche, l'autre lointain, étaient égaux en intensité et se fondaient l'un dans l'autre en une harmonie étrange. Un long convoi rampait sur la voie qui se développait sous nos pieds, progressant dans la direction de la frontière. Il en sortait, comme un jappement, des acclamations et des hourras qui de près devaient être tonitruants. On apercevait à la lorgnette les têtes des soldats aux portières et celles des chevaux dans leurs boxes ; on distinguait des drapeaux agités et des inscriptions à la craie.

Peu à peu notre excitation gagnait nos troupes. On voyait les hommes cesser de se repaître et, la gamelle en suspens, prêter l'oreille à leur tour ; d'autres, déjà couchés, se redressaient à demi sur le coude. On s'interrogeait, on se répondait, des bras se tendaient dans la direction de l'ouest. Et un troisième roulement naquit, se propagea, gronda comme une vague de groupe en groupe, de section en section, de compagnie en compagnie, de bataillon en bataillon, compliquant et sou-

tenant les deux autres, jusqu'à les étouffer un instant dans un crescendo de tempête :

— Le canon !... Le canon !... Entendez-vous le canon ?...

— Poum !... poum !... poum !... reprenait Liège.

— Le canon !... le canon !...

Et le roulement d'un second train déferlait à son tour de l'horizon, se substituant peu à peu au premier qui s'assourdissait. De semblables jappements en sortaient, de semblables gestes minuscules agitant des drapeaux microscopiques. Et nos troupes lui renvoyaient de retentissants hourras, en brandissant des bras frénétiques qui secouaient ou faisaient voler des casquettes.

— Rrrroum !... poum !...

C'était la guerre.

Nous vîmes passer, très excité, le capitaine Kaiserkopf qui se dirigeait en hâte, la tunique déboutonnée, une canette dans une main, un saucisson dans l'autre, du côté de l'état-major du régiment. Il nous cria sans s'arrêter :

— Bon appétit, messieurs !... *Donnerwetter !* ça chauffe par là-bas !... C'est la guerre !... *Krieg !... Krieg !...*

Nous lui répondîmes par un triple *hoch !* qui accompagna d'un chorus d'ovation ses fortes enjambées.

Seul Koenig ne se joignait pas à notre exubérance. Il paraissait tout déprimé, moins, je crois, à cause de la guerre maintenant certaine, que parce que l'armée allemande entrait en Belgique. Un léger tremblement agitait ses lèvres, tandis qu'il considérait la carte, suivait le train en marche vers l'ouest, écoutait le canon.

— Qu'avez-vous, lieutenant Koenig ? fit Poppe qui l'observait curieusement.

Koenig n'entendit pas. En tout cas, il ne répondit rien.

Un « khrr, khrr... » reconnaissable de loin et qui ne pouvait provenir que du sympathique gosier du baron Hildebrand von Waldkatzenbach vint le tirer de sa méditation. Le calot de drap posté sur l'oreille, ses quatre poils de moustache pompeusement dressés, chaussé contre toute ordonnance de superbes bottes molles d'officier, le noble baron, un sourire fat découvrant ses dents trop blanches, s'approchait de notre groupe.

— Eh bien, Herr Koenig, n'avais-je pas raison... khrr,

khrr... l'autre jour ? Vous le voyez, nous envahissons ce que vous appelez... khrr, khrr... un pays neutre !

— La Belgique n'est pas la Suisse, répliqua Kœnig agacé.

— La Belgique, la Suisse, c'est tout un... khrr, khrr... Au lieu de tourner par le sud, nous tournons par le nord... khrr, khrr.. Mais la manœuvre est la même... Je vous annonce, *meine Herren*, que dans cinq jours nous serons à La Haye.

— *Herrlich !* applaudit Helmuth... Seulement, permettez-moi, monsieur le baron, vous voulez peut-être dire Bruxelles.

— Bruxelles, si vous voulez... khrr, khrr... La Haye, Bruxelles, c'est tout un.

— Taisez-vous, fit Kœnig avec irritation, vous ne dites que des sottises !

— En attendant, Herr Kœnig, faites-moi le plaisir de reconnaître... khrr, khrr...

— En attendant, faites-moi le plaisir de vous taire ! hurla Kœnig hors de lui.

— Qu'avez-vous donc, lieutenant Kœnig ? répéta Poppe.

Cette fois Kœnig entendit. Il tressaillit, regarda le premier-lieutenant, puis répondit aussi calmement qu'il put :

— Rien. Je me demande seulement pourquoi nos troupes entrent en Belgique.

— Comment pourquoi ?... Mais, mon cher, pour des raisons stratégiques. N'avez-vous jamais lu von der Goltz, von Schlieffen, von Bernhardt ? Toutes nos autorités militaires préconisent l'offensive par la Belgique... Vous demandez pourquoi ? Monsieur l'aspirant von Waldkatzenbach vient de vous le dire : pour opérer un vaste mouvement tournant et, selon la plus pure doctrine de Moltke, déborder l'aile gauche de l'adversaire.

Le baron, tout fier d'avoir été jugé capable de citer Moltke, dont il n'avait sans doute jamais lu une page, se rengorgea jusqu'à faire craquer sa tunique.

— Khrr, khrr... souligna-t-il sans modestie.

Très froidement, mais d'une voix blanche qui tremblait intérieurement, Kœnig répliqua :

— Et les traités ?

— Quels traités ? prononça Poppe de son ton tranchant.

— Les traités, les conventions internationales ?

Poppe le toisa d'un sourcil sévère.

— Sachez, mon cher, que les traités sont faits pour le temps de paix, et non pour le temps de guerre.

— Parfaitement, ponctua Helmuth.

— La Belgique, continua le premier-lieutenant, est-ce que cela compte dans une guerre européenne?... La Belgique!... Mais nous passerions sur le corps de trente Belgique, si la victoire en dépendait, si cela nous assurait seulement une chance de victoire de plus!... Tel est mon sentiment, lieutenant Koenig; tel est aussi, j'en suis certain, celui de l'armée.

— C'est une honte! partit alors Koenig oubliant toute prudence. Les traités sont faits pour le temps de paix, dites-vous? Où avez-vous pris cela?... Vous me citez von der Goltz: lisez Bluntschli!... Les traités sont faits pour les clauses qui les régissent, et celui qui nous lie à l'égard de la Belgique concerne précisément le cas de guerre, puisqu'il garantit la neutralité de ce pays. Et vous voulez que je reste indifférent devant la violation par notre armée de ce sol dont nous garantissons la neutralité?... Je vous dis que c'est une honte!... Mais j'espère encore que ce n'est pas vrai et que le bruit que nous entendons n'est pas celui des canons allemands devant la forteresse de Liège!...

Schimmel lui décocha un grand coup de fourreau de sabre dans les jambes:

— Assez gueulé, Koenig!... D'ailleurs, vous êtes absurde.

Puis, flairant le danger, il ajouta, à l'adresse du premier-lieutenant Poppe:

— Notre ami le lieutenant Koenig est surmené... Il a eu du mal, cette nuit, avec sa section... Il faut l'excuser...

Koenig se mordit les lèvres.

— Bien, bien, fit Poppe sèchement. Cette petite discussion restera entre nous. Elle ne sortira pas d'ici. Vous avez compris, messieurs? dit-il en se tournant vers les deux aspirants et vers moi-même.

Nous nous inclinâmes et le baron fit entendre son « khrr, khrr » particulier.

Cet incident venait à peine de prendre fin, quand nous vîmes reparaître le capitaine Kaiserkopf. Il avait sans doute bu sa canette en route et absorbé son saucisson, car il ne tenait plus en main que quelques feuillets de papier qu'il agitait avec une

satisfaction visible. Dans une exubérance du meilleur augure il rapportait ce qu'il avait appris au régiment :

— Voilà, *Donnerwetter* ! exultait-il : depuis deux jours nous sommes en Belgique et, depuis quatre, le Luxembourg est occupé par nos troupes. C'est du beau travail, *Potztausend* ! Et dire que nous ne savions rien de cela, là-bas, à Elsenborn !... Dommage seulement que notre régiment n'ait pas été de ceux qui ont ouvert la danse, sacré mille millions de tonnerres !... Mais nous ne perdrons rien pour attendre, mes agneaux !...

Très excités par ces nouvelles, nous le pressions de questions. Où en étions-nous ? Combien avions-nous déjà remporté de victoires ? L'armée belge existait-elle ? Que faisait la France ? Mais Kaiserkopf ne savait rien de plus, sinon que Liège avait la prétention de résister et que la France ayant envahi le territoire allemand, la guerre lui avait été déclarée.

— Au reste, fit-il, voici l'ordre du jour du général von Zillisheim qui sera lu aux troupes à midi, après leur repos.

Il remit à chacun des lieutenants un des feuillets dactylographiés qu'il tenait à la main. Schimmel lut :

Soldats allemands de la 7^e division de réserve !

La perfidie de la France, qui, sans provocation de notre part, s'est livrée à des actes d'hostilité caractérisés sur divers points de notre pays, ayant notamment envoyé des aviateurs bombarder nos voies ferrées près de Carlsruhe et de Nuremberg, nous a mis dans l'obligation de nous considérer comme en état de guerre avec cette puissance. Les vaillantes troupes de Magdebourg ont été désignées pour opérer avec nos armées du nord contre les forces ennemies qui menacent la Belgique, dont la neutralité a déjà été violée par des officiers français qui, sous un déguisement, ont traversé le territoire belge en automobile pour pénétrer en Allemagne.

Soldats de la 7^e division de réserve, l'Empereur compte sur vous !

GÉNÉRAL-LIEUTENANT VON ZILLISHEIM.

— Est-ce torché ! savoura Kaiserkopf.

Nous ne nous trouvions pas en état d'admirer comme le capitaine Kaiserkopf la belle allure et le brio tout militaire de cet ordre du jour, telle était l'indignation où nous jetait la déloyauté de ces scélérats de Français, qui, non contents de s'allier contre nous à la barbarie russe, entreprenaient de nous attaquer sans déclaration de guerre et poussaient l'ignominie

jusqu'à violer les premiers la faible et malheureuse Belgique. Aussi fallut-il entendre le concert d'imprécations qui s'éleva à leur adresse :

— Bandits ! canailles ! chiens de cochons !... Ils nous le paieront, les salauds : dans quinze jours nous serons à Paris !...

Schimmel criait :

— Ils sont devenus fous : leurs nationalistes les ont poussés à ces actes de démence... Pauvre France ! Malheur à elle !...

Puis se tournant vers Kœnig :

— Eh bien, qu'en dites-vous ? Êtes-vous rassuré ?... Vous voyez, mon cher, que nous avons tous les droits d'entrer en Belgique.

Kœnig s'était, en effet, rasséréné. Son visage mobile d'idéaliste, qui avait un instant porté les marques d'un violent drame intérieur, recouvrait peu à peu son calme et son aspect coutumiers.

— Oui, dit-il, c'est heureux, c'est fort heureux... Il vaut mieux avoir le droit avec soi.

Un nouveau nuage parut cependant sur son front, tandis qu'au loin la canonnade s'activait et semblait augmenter d'intensité :

— Mais pourquoi, diable, fit-il, pourquoi, diable, les Belges résistent-ils ?

— Question stupide ! gronda Kaiserkopf. Ce que font ces animaux, *Donnerwetter* ! ça nous intéresse-t-il ? Si les Belges résistent, nous tapons dessus, voilà tout !

Sur quoi le capitaine nous quitta pour aller achever son déjeuner et dormir son sou. Nous nous apprêtâmes à en faire autant. Partout, sur les pentes herbues, les hommes étaient allongés comme des cadavres, et l'on eût dit le panorama d'un champ de bataille, n'eussent été les ronflements qui secouaient tous ces corps vautrés, les faisceaux bien alignés et les sentinelles debout, détachant sur le ciel clair leurs silhouettes espacées. Le soleil de six heures montait progressivement à l'est, faisant étinceler les surfaces miroitantes des fermes, des fumiers, des étangs et les vitres lointaines d'Aix-la-Chapelle.

— *Sammlung !... An die Gewehre !... !*

A midi, le capitaine Kaiserkopf faisait sonner le rassemblement, et sur toute l'étendue couverte par la division, d'ana-

logues sonneries retentirent. La fourmilière se réveillait. Les lieutenants donnèrent lecture de l'ordre du jour, chacun devant sa section, après une grosse tambourinade. Puis les musiques régimentaires soufflèrent l'hymne national, on fit hurler hurra aux troupes et il y eut un salut au drapeau sur le front de chaque bataillon. Telle fut la façon émouvante et sobre dont la 7^e division de réserve apprit la déclaration de guerre et s'apprêta à vaincre ou mourir pour la plus grande Allemagne.

Mais nous ne partîmes pas encore. On fit la cuisine en provisions fraîches et l'après-midi s'écoula sur notre position. Nous assistions de là à un gigantesque passage de troupes. La ligne ferrée projetait un train toutes les dix minutes et la route dont nous voyions se profiler un segment au débouché d'un pli de terrain semblait un interminable ver gris aux mouvements contractiles, se traînant sans fin à travers le paysage doré. Ce n'était plus une entrée en campagne, c'était une invasion.

Vers trois heures commencèrent à passer des trains chargés d'artillerie lourde. On y découvrait des pièces formidables, comme je n'en avais jamais vu, et dont le transport nécessitait plusieurs trucks pour chacune. Un vaste dirigeable apparut à son tour à l'orient, indistinct d'abord comme un léger flocon de nue, puis se fuselant, se précisant, à mesure qu'il avançait, prenant sa forme de poisson, d'énorme cétacé, avec son museau en pointe, ses rainures longitudinales, son appareil caudal et ses deux nacelles ventrales. Nos acclamations suivirent longtemps sa nage dans l'azur et le sillage de son oriflamme noire, blanche et rouge. Une escadrille d'avions, semblable à un vol de rapaces, parut un peu plus tard. Leur bec rond en avant, les petites pattes à roques crispées sous le thorax, les rémiges étendues et puissantes, ils filaient à toute allure, la croix noire sous l'aile et des flammes rouges aux ailerons. Nous en comptâmes dix-sept. Ils traversèrent obliquement le ciel, faisant entendre en longs croassements la palpitation rauque de leurs moteurs. Puis ils se perdirent dans le firmament occidental.

Ce spectacle de joie et de gloire allemande, auquel nous nous attachions de tous nos yeux, fut malheureusement coupé par un épouvantable épisode qui, sous le grondement du canon de Liège, vint nous donner un premier aperçu de la guerre.

Le soleil déclinait depuis longtemps sur la Belgique, quand aux interminables trains de matériel vide qui par la voie montante refluaient sur l'Allemagne succéda un convoi à peine moins long, que remorquaient deux locomotives et qui paraissait garni de soldats bizarrement accoutrés.

— Qu'est-ce que cela ? fit Schimmel en braquant sa lorgnette sur l'étrange apparition, devenue bientôt le point de mire de nombreuses jumelles.

Par les fenêtres on découvrait, assis, debout, prostrés sur les banquettes ou suspendus dans des hamacs, des sortes de fantômes humains, qui n'avaient plus rien de militaire que la défroque grise dont les lambeaux fripés, souillés, déchiquetés battaient leurs membres. Les uns étaient en manches de chemise et la toile lacérée laissait apercevoir leur torse calfeutré de pansements ; d'autres soutenaient leurs bras dans des bandages ; d'autres avaient la tête enturbannée de linges.

— Nom de Dieu, des blessés !...

L'exclamation passait de groupe en groupe, soulevant un émoi extraordinaire. Les soldats se bousculèrent, essayant de distinguer quelque chose. Devenus soudain nerveux, les sous-officiers se regardaient en serrant les dents. On n'y voulait pas croire. Des blessés ! Déjà des blessés ! Tout un train de blessés !... Combien y en avait-il ? Cent ? deux cents ? mille peut-être ? D'où venaient-ils ? Qui les avait ainsi arrangés ?...

— Ah ! les cochons ! les chiens ! les traîtres ! les bouchers !...

Lentement le train s'engageait dans le dédale de la gare, où il parut stopper. Quelques instants après, une demi-section de notre compagnie sanitaire, mandée par signaux optiques, dévalait à grands pas le coteau. Notre bataillon était stationné sur le point le plus voisin de cette gare et mon groupe fut désigné pour aller y prendre un service d'ordre, sous le commandement du lieutenant Schimmel, et renforcer les quelques soldats du landsturm qui occupaient la station. Nous y fûmes en vingt minutes d'une marche rapide, et l'on nous répartit aux diverses issues des quais pour empêcher la population accourue d'approcher et d'interroger les blessés.

De près, c'était plus tragique encore que de loin. D'effroyables soupirs, des râles, parfois de véritables hurlements sortaient des voitures. Sommairement pansés, et après des heures déjà d'un infernal voyage, la plupart des blessés souffraient

atrocement. On en voyait de sinistrement allongés, sans mouvement, sans même un tressaillement de vie, d'autres accroupis, la tête entre les mains ou s'étreignant le ventre, d'autres tremblants de fièvre ou agités de convulsions, d'autres stoïquement dressés, drapés dans leurs guenilles, les poings serrés et la pipe aux dents. Les faces étaient terreuses et boueuses, d'autres pâles et cadavériques, d'autres vertes. Il n'y avait pas de mutilés, intransportables. Les corps étaient complets : tous les membres étaient là. Il n'y avait que des jambes cassées, des bras rompus, des chairs broyées, des yeux crevés, des muscles perforés ou déchirés. Partout des linges sanglants armoiaient de rouge les épaves guerrières ; le sang se répandait sur tout, maculant les visages et les uniformes, tachant les portières, les poignées, les banquettes, les parois, marquant des traces de doigts, dégoulinant par les interstices des planchers et arrosant de flaques le ballast. Une terrible odeur d'iodoforme et de pourriture se dégageait par bouffées, par larges ondes des wagons, empuantissant l'atmosphère et soulevant le cœur. D'épais essaims de mouches enveloppaient le train comme un charnier.

— Il y en a six cent cinquante, dit Schimmel, et un second train suivra dans une demi-heure. Ils disent qu'à Liège ça cuit dur. Von Emmich a fait donner l'assaut à deux forts par masses compactes.

— Sont-ils pris, au moins ? balbutiai-je.

— Ils le seront. En attendant, c'est une belle salade.

Rien n'avait été prévu dans cette gare de frontière où ne se trouvaient ni médecins, ni infirmiers, non plus d'ailleurs que dans le train, expédié tel quel sur Aix avec son chargement. Nos sanitaires sortirent quatre cadavres des voitures. Une dizaine de prisonniers belges, également blessés, occupaient un wagon à bestiaux, gardés par deux fusiliers, baïonnette au canon. J'examinai avec intérêt leurs uniformes bleus passementés de rouge, leurs képis à rabat, leurs molletières, la veste verte d'un carabinier, la culotte rose d'un guide. Trois étaient couchés sur de la paille souillée ; les autres, le bras en écharpe ou le crâne embandé, fumaient debout, appuyés de l'épaule ou du dos. Je me trouvais posté à hauteur de leur wagon et j'eus le loisir de les observer. Ils me parurent harassés et stupéfaits. L'un d'eux, la figure brûlée de poudre,

sans pansement, l'œil et le nez emportés, me demanda en français :

— Sommes-nous en Allemagne ?

Je ne répondis pas. Un autre dit en mauvais allemand :

— Tâchez de nous faire donner un peu à boire.

Je ne répondis pas davantage. Mais une foule hostile s'était amassée au dehors qui, par-dessus les clôtures, couvrait d'insultes les prisonniers. Des poings menaçants se tendaient ; une pierre vola. J'allais intervenir, quand Schimmel qui passait, le sabre tintant sur l'asphalte, me décocha durement :

— Pas de zèle, mon petit ! Ce sont des ennemis.

Je me le tins pour dit. Un gros chef de gare, bedonnant et suant, la casquette écarlate sur un front cramoisi, longeait en courant le train, tandis qu'un officier de landsturm faisait descendre les sanitaires.

— En route !... La voie est libre... *Geschwind !... Aussteigen !...*

Des coups de sifflet stridèrent. Les essieux gémirent.

Alors, aux premières secousses du train qui s'ébranlait, un immense cri de détresse, une clameur infinie s'éleva de tous ces wagons où se disloquaient des membres, où se débridaient des plaies, où se rouvraient des blessures, où se tordaient des nerfs. Ce fut effrayant. Une sueur d'angoisse me couvrit de la tête aux pieds et je crus que j'allais m'évanouir.

Et tandis que le train hurlant s'éloignait vers Aix-la-Chapelle, un autre train tout aussi hurlant, mais de joie, venait en sens inverse, le croisait et entra en gare. Il était bondé de soldats de l'active, jeunes, bouillonnant de vie, agitant à toutes ses fenêtres des bonnets trépidants et des casques en délire. Les wagons étaient décorés de drapeaux et de branchages. Leurs panneaux portaient des inscriptions : « *Nach Paris !... Train de plaisir pour la France !... A bientôt au bal des Veuves à Montmartre !... Gott mit uns !...* » Des accordéons beuglaient, des harmonicas miaulaient. On chantait *Morgenroth, Morgenroth, leuchtest mir zum frühen Tod* et *Kürassier sind lustige Brüder*. C'était la folle ivresse, la frénésie, l'hystérie, l'épilepsie.

Electrisée, la foule rugissait et trépignait d'allégresse. Les nôtres et les landsturmiens vociféraient : « Dieu vous garde, camarades !... Tapez dur !... Laissez-nous-en !... » Moi-

même, je fus pris par cette démente et, comme par une effroyable réaction au spectacle des blessés, je joignis féroce-ment ma voix au sabbat.

Puis le train allant en guerre partit, croisant au sortir de la gare celui qui en revenait, le nouveau train de blessés. Et les mêmes scènes recommencèrent. De celui-là on tira six cadavres, qui allèrent rejoindre les quatre premiers sous une bâche. Le lendemain les landsturmiens les enfouiraient, en leur rendant les honneurs militaires.

Quand nous remontâmes à notre stationnement, tout s'organisait pour un imminent départ. Son ordre de marche dans sa poche, le major vint inspecter les compagnies. Kaiserkopf et son feldwebel procédèrent à une distribution de vivres et de munitions. Chacun s'absorba dans ses préparatifs.

A dix heures, le bruit se répandit que l'avant-garde se mettait en route. Elle se composait d'une pointe de cavalerie, d'un demi-peloton de cavalerie de tête, d'une pointe d'infanterie, d'une compagnie avancée et de trois compagnies de tête, puis d'un groupe d'artillerie, de deux bataillons d'infanterie, d'une compagnie de pionniers, de l'équipage de ponts divisionnaire et d'une colonne légère de munitions. Le tout pouvait s'échelonner sur quatre à cinq kilomètres et prit deux heures pour vider le terrain. Ils descendirent et contournèrent la colline, et nous entendîmes passer au-dessous de nous les fers de leurs chevaux, les roues de leurs caissons, les bottes de leurs fantassins. A une heure, le gros commença à s'ébranler. Ce fut d'abord un régiment d'infanterie, précédé d'un peloton de cavalerie ; puis venait le reste de l'artillerie, un régiment et demi, comportant cinquante-quatre pièces, autant de caissons, dix-huit chariots de batterie, dix-huit voitures de service, une voiture observatoire, sur près de trois kilomètres. Notre brigade partit ensuite vers trois heures ; elle était longue de quatre kilomètres, avec ses bataillons énormes et ses compagnies gonflées. Nous étions suivis de trois colonnes légères de munitions, de la compagnie d'ambulance et de cinq ou six kilomètres de trains régimentaires. La tête de cette formidable division foulait depuis longtemps le sol gras de Belgique, que la queue se détachait à peine du versant caillouteux et sapineux où nous avions reçu notre première image de la guerre.

Il me sembla que nous marchions toujours plus vers le nord, laissant sur notre gauche les lueurs qui fulguraient de Liège. On nous poussait à une forte allure, sans haltes, comme si l'on eût été pressé de libérer la route pour donner passage à de nouveaux contingents. La buée, la poussière, le temps orageux couvraient le ciel, où nulle étoile ne tentait de briller. L'aube matinale nous parut lente à venir. Nous progressions à grands pas depuis plus de trois heures et nous distinguions encore à peine ce qui se présentait autour de nous. Lorsque la lumière fut moins rare, nous nous trouvâmes dans un paysage doucement mamelonné de pâturages coupés de vergers. Aucun être vivant ne l'animait. Au loin, dans un site agreste, les ruines d'un château féodal couronnaient un roc, souvenir des guerres d'autrefois.

— Monsieur l'aspirant, regardez ! me dit soudain Kasper, mon exempt, en dégageant de sa tunique un geste indicatif.

Une ferme calcinée tordait au bord de la route son squelette noirci.

Mes soldats se poussaient joyeusement du coude.

— Nous sommes en Belgique, disait l'un.

— C'a dû faire une belle flambée ! disait l'autre.

— S'il y avait de ces pous de Belges dedans, lançait un troisième, j'espère qu'ils y sont restés !

Dix minutes plus loin, c'était un village, tout un petit village de douze à quinze maisons, complètement ravagé par le feu, noué, crispé, disloquant ses ruines sans toits, ouvrant à tous vents ses trous d'ombre et ses brèches enfumées. Des éboulis de gravats comblaient les cours et construisaient des porches loqueteux au vide des portes. Des façades se découpaient en pignons ou se crénelaient de mâchicoulis. Des poutres à demi consumées dessinaient d'informes arcs-boutants. Sous l'arche rompue d'un pont, un ruisseau faisait scintiller son eau pure. Le délabrement biscornu d'un moulin s'y reflétait pittoresquement. Sauf le chantonnement de l'eau et l'aboï plaintif d'un chien dans le lointain, le silence planait sur cette dévastation. Quelques arbres mangés par l'incendie dressaient sur ce qui avait été la place du village leurs troncs boursoufflés et leurs branches grimaçantes. A l'un d'eux se distendaient trois pendus.

Après un court instant de stupeur causé par l'inattendu

de cette scène, la compagnie éclata en hourras. Ce village anéanti et ces trois pendus solitaires, c'était la première marque de la morsure de notre pied sur le sol ennemi, le sillon du premier coup de griffe de la puissance allemande. Strangulés dans leur corde de chanvre, les pendus, deux hommes et une femme, tiraient une langue livide et laissaient couler démesurément vers la terre belge leurs longs doigts au bout de leurs longs bras et leurs longues jambes étirées. Les jupes de la femme lui collaient aux mollets. Détachée d'un mur par nos clameurs une pierre dégringola et fit flac ! dans le ruisseau.

Alors la grosse voix de Wacht-am-Rhein se mit à entonner, bien que par extraordinaire elle ne fût pas ivre, sinon d'enthousiasme et de patriotisme :

*Es braust ein Raß wie Donnerhall,
Wie Schwertgeklirr und Wogenprall :
Zum Rhein, zum Rhein, zum deutschen Rhein!
Wer will des Stromes Hüter sein?*

Et toute la compagnie, joignant ses quatre cents gosiers au bourdon du sous-officier, suivit en chœur :

*Lieb Vaterland; magst ruhig sein,
Lieb Vaterland, magst ruhig sein :
Fest steht und treu die Wacht am Rhein!*

Le chien invisible ululait plus lamentablement dans le lointain, tandis que les pendus allongeaient leurs silhouettes patibulaires dans l'or du soleil levant.

Fest steht und treu die Wacht, die Wacht am Rhein !

Une vingtaine d'hommes, dont le sous-officier Bosch, s'étaient jetés dans les maisons et les exploraient hâtivement. On les voyait en ressortir un à un et rejoindre leurs groupes avec des mines déconfites : il n'y avait plus rien, tout avait été vidé, nettoyé. Pendant ce temps, le feldwebel Schlapps était allé flairer de plus près les pendus. Il les examinait jovialement. Arrêté sous la femme, il la fit balancer d'une claque sur les mollets et, aux grands rires de la compagnie, esquissa du bras sous ses jupes un geste obscène.

Nous quittâmes ce lieu macabre le pas plus léger, les yeux curieux d'assister à d'autres spectacles. Très allumés par ce début, nous marchions allègrement au travers d'une contrée

dévastée et qui semblait désertique. De droite et de gauche, sur les flancs des vallonnements jaunes, les meules carbonisées crayonnaient des taches noires. De distance en distance, une métairie décharnait sa carcasse, un hameau charbonnait ses décombres, une auberge pillée amoncelait ses tessons et ses fûts éventrés. Nous passâmes une voie ferrée, que réparaient hâtivement des soldats du génie faisant trimer à grands coups de bottes, de triques, de crosses et de fouets une centaine de malheureux paysans belges complètement harassés. La canonnade se poursuivait, ininterrompue, au sud-ouest.

Quelques kilomètres plus tard, des ordres coururent le long de la brigade. On nous fit quitter la route, où continuait à poudroyer l'artillerie, pour nous jeter en colonne large à travers champs. Nous foulâmes des chaumes et des jardins, nous sautâmes des fossés, nous bousculâmes des haies. Des lièvres éperdus détalèrent devant nous, le cul sautillant; et des compagnies de perdrix s'enlevaient à notre approche. Les ondulations succédaient aux ondulations et nous en franchissions les vastes plissements. D'une dernière croupe, nous surgîmes à la lisière d'une plaine immense qui s'inclinait en longue dégradation vers une ligne grise légèrement scintillante. D'innombrables troupes parsemaient ou sillonnaient en tous sens cet espace soudainement déployé.

— La Meuse ! fit Schimmel, qui marchait près de mon groupe à la droite de la section. La Meuse ! prononça-t-il en tirant son épée et en désignant de sa pointe la ligne qui cliquotait à l'horizon.

— La Meuse !... répétèrent des voix.

Sous le soleil ruisselant, les bataillons inondaient la plaine de leurs mouvements vermiculaires. Les uns disparaissaient dans les lointains et se roulaient avec la poussière dorée; d'autres entremêlaient leurs reptations, se frôlaient, se joignaient, se séparaient, changeaient de forme selon leurs ordres de marche; de longs serpentements de train ou d'artillerie, faisant progresser leurs anneaux, marquaient les routes; une division au repos étalait un large grouillement gris; à droite, du côté de la Hollande, dont elles paraissaient emprunter la frontière toute proche, des forces de cavalerie coulaient comme une armée de cloportes. Un énorme bruissement montait de cette inondation visqueuse, emplissant de sa verbération con-

tinue les interstices de la canonnade. Des fumées situaient, par places, des villages achevant de se consumer et l'on voyait, jusqu'au delà de la Meuse, leurs flocons noirs ou violets se suspendre dans l'atmosphère étincelante.

Un commandement au sifflet nous jeta par le flanc en colonne de compagnie. Nous disparûmes entre des blés non coupés. Quand nous en sortîmes, nous aperçûmes à peu de distance un petit tertre couronné d'une douzaine d'officiers d'état-major devant lesquels des troupes défilaient. Ils étaient groupés autour d'un cheval noir qui supportait un général de haut grade. Ce personnage attira aussitôt tous nos regards. A mesure que nous avançons, nous en discernions la taille replète, la figure pleine et dure, le nez droit sur la moustache courte, les épaules carrées sous les torsades à quatre étoiles. A sa gauche, la hampe fichée au sol, flottait un fanion carré rouge à damier noir et blanc.

— Von Kluck ! murmura Schimmel, bombant le torse et le sabre au bras.

Un tremblement sacré me parcourut. Les capitaines crièrent :

— *Zum Defilieren... Paradeschritt... Marsch !*

Nos milliers de jambes se projetèrent à angle droit, mécaniquement, d'un seul élan. On entendit le sol sonner fortement sous les coups cadencés de nos semelles.

— *Achtung !... Augen rechts !*

Toutes les têtes se tournèrent du même mouvement raide vers le cheval noir.

Et nous passâmes comme sous une lame de rasoir devant le regard d'acier du général-colonel von Kluck, tandis que le général-major von Morlach, qui s'était porté à sa droite au galop de son rouan, lui nommait respectueusement les bataillons.

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)